

« En fanfare », une comédie sociologique sur une fratrie désaccordée

Dans le film d'Emmanuel Courcol, Benjamin Lavernhe et Pierre Lottin incarnent deux frères élevés dans des milieux culturellement opposés.

Par Mathieu Macheret

Publié le 27 novembre 2024 à 15h00, modifié le 28 novembre 2024 à 10h04 · 🕒 Lecture 2 min.



Jimmy Lecocq (Pierre Lottin) et Thibaut Desormeaux (Benjamin Lavernhe) dans « En fanfare », d'Emmanuel Courcol.

Dans un pays comme la France, qui apparaît toujours plus divisé depuis le lancement par Jacques Chirac du thème de la « fracture sociale », la comédie sociologique recouvre une fonction bien précise. Non seulement montrer qu'il y a des classes sociales, mais encore tenter de résorber la distance qui les sépare, trouver entre elles un terrain d'entente, promettre un rapprochement, voire une réconciliation.

À cet exercice fédérateur, dont le duo Nakache et Toledano a déjà prouvé l'efficacité ([Intouchables, 2011](#) ; [Le Sens de la fête, 2017](#)) et les limites ([Une année difficile, 2023](#)), le quatrième long-métrage d'Emmanuel Courcol ([Un triomphe, 2021](#)) ne s'en sort pas trop mal. Il affiche même la bonne tenue d'une fiction grand public sans outrance, grâce à une écriture ligne claire à hauteur de personnages. Prenant la musique pour terrain de jeu, il se montre assez habile pour injecter quelques touches de déterminisme social et de distinction de classes, pointant vers une sorte de « bourdieusisme » *light*.

Thibaut (Benjamin Lavernhe), chef d'orchestre mondialement reconnu, s'évanouit en pleine répétition, atteint d'une leucémie nécessitant une greffe de moelle osseuse. Sa recherche d'un donneur compatible le mène à découvrir non seulement qu'il a été adopté, mais qu'il avait un frère ayant connu un tout autre destin social. Jimmy (Pierre Lottin) est en effet cantinier dans la commune de Walincourt, dans le nord de la France, et pratique le trombone en amateur au sein de la fanfare locale, qui joue plutôt du Aznavour et du Sardou.

La greffe de moelle sert évidemment de prétexte à une autre greffe, beaucoup plus acrobatique, entre les deux frères et, à travers eux, les milieux qu'ils représentent et leurs champs de légitimité culturelle. Car après avoir sauvé la vie du bourgeois, le prolo lui demandera, en retour, son intervention pour repêcher la fanfare en déroute, et même, pourquoi pas, la diriger.

Friction d'accents

Le film part d'une opposition énorme entre ses deux protagonistes, l'un incarnant la grande musique, l'autre le flonflon populaire, et dont le rapiéçage frôle d'emblée le passage en force. Et pourtant, le film tient, par son goût immodéré des personnages et une direction d'acteurs qui se repère à la musique des paroles. Benjamin Lavernhe et Pierre Lottin se livrent ainsi à une friction d'accents, l'un parisien velouté, l'autre gouailleux – friction qui fait entendre à quel point le parler bourgeois n'est pas neutre, mais tout aussi « marqué ».

Autour d'eux se meut toute une multiplicité de seconds rôles très réussis, ici les mères adoptives, là la petite communauté hirsute de la fanfare (formidable Sarah Suco en mère célibataire, grand plaisir aussi de revoir Jacques Bonnaffé en trublion franc du collier), qui forment une image crédible du peuple aux prises, tour à tour, avec la désindustrialisation régionale et le clientélisme municipal. Courcol et sa coscénariste, Irène Muscari, font preuve d'un vrai démocratisme narratif en accordant de la place à chacun, même brossé en quelques traits.

Si l'écriture est de celles qui annoncent toujours la couleur, ne faisant aucun mystère de ses intentions, elle sait aussi naviguer entre les registres, sur la fine crête qui sépare la comédie du drame. Où le film intéresse, c'est par la petite sociologie musicale qu'il esquisse : Thibaut, muni de l'aisance du caméléon bourgeois, n'hésite pas à s'encanailler sur du Dalida, tandis que Jimmy, doté de l'oreille absolue, n'aura jamais nourri une quelconque légitimité.

Même avec des ficelles évidentes, le film souligne que les goûts culturels et les pratiques artistiques sont fonction d'une certaine distribution sociale. Courcol n'aura pas le volontarisme de nous faire croire que ces déterminations peuvent s'effacer, même momentanément, pour laisser place à la communion de l'élite et du peuple dans la musique. Le cinéaste se refuse à cette facilité, ce qui ne l'empêchera pas de résoudre la contradiction sur le plan symbolique. Éviter autant d'écueils suffit-il à faire un bon film ? *En fanfare* prouve tout du moins qu'il existe une place pour de telles ambitions populaires.

